

*Vendredi 31 août 1792, trois heures de l'après-midi*

Le chemin serpentait en pente douce dans les bois, vers une lisière. Arrivés en haut, les deux cavaliers découvrirent Verdun à travers les arbres. Le premier était un jeune homme d'environ vingt ans, en habit bourgeois confortable et bottes souples, les traits agréables mais mélancoliques, un peu durs, le nez cassé. Son petit compagnon avait à peine douze ans, le visage espiègle tacheté de son, des guêtres enserrant ses gros souliers de cuir.

Le ciel était d'un bleu pur, l'air embaumant le blé chaud avec au loin le doux moutonnement de collines boisées, dont les nuances allaient du vert pâle au noir profond. Malgré la douceur de ce paysage, le jeune homme eut une moue contrariée.

— Merde. Trop tard.

Arrivé à ses côtés, le petit Joseph porta lui aussi le regard sur Verdun. Au premier plan se dressait une citadelle à la Vauban, puis, derrière une muraille basse à l'aspect moyenâgeux, une étendue de toits gris et de clochers carrés, bien à l'abri de grosses tours et d'une dizaine de redoutes. Autour, la plaine était inondée : les défenseurs avaient ouvert les écluses pour tenter de ralentir l'ennemi.

Une trentaine de canons prussiens étaient d'ailleurs pointés sur la ville depuis les vignes à l'est, de l'autre côté de la Meuse. Quelques uhlands patrouillaient sans se presser le long de la Meuse, entre les vergers et les champs de seigle.

Verdun était assiégé. Ils avaient échoué.

Le lieutenant Victor Dauterive sentit son cœur se serrer. Plus que jamais, le message que lui avait confié Danton lui semblait essentiel, mais comment rentrer en ville maintenant ? C'était presque mission impossible. Il tressaillit en sentant la main de Joseph sur son avant-bras. Le garçon lui montrait quatre cavaliers qui trottaient vers eux, à deux cents pas. Jamais il n'avait vu de tels uniformes, vestes et pantalons noirs, le shako de même teinte orné d'un insigne blanc. Une tête de mort.

Il piqua des deux en ordonnant à Joseph de le suivre vers le bas de la colline.

Les hussards noirs déclenchèrent aussitôt la poursuite, criant des *Halte !*, des *Arrêtez-vous !* marqués de leur gros accent. Victor voulait atteindre le départ d'une route qu'on voyait se noyer ensuite dans la grande plaine inondée, mais elle paraissait mener à l'une des portes de la ville, close entre deux grosses tours rondes.

Leurs poursuivants avaient compris la manœuvre. Alors que les deux cavaliers abordaient cette chaussée, un feu nourri les força à s'en éloigner. Ils durent continuer tout droit, contournant de très loin les remparts dans de grands éclats de boue. Par endroits, ils devinaient dans cette sorte de lac le cheminement d'une rivière avec ses hautes herbes émergées. Mais aucun départ de chemin. D'ailleurs, dès qu'ils s'approchaient trop de la zone inondée, les chevaux faisaient de grands écarts et se cabraient, et il fallait les relancer à coups d'épéon. À ce train, ils seraient vite rattrapés.

Victor était furieux. Contre lui, contre les Prussiens, contre la terre entière. Danton en personne lui avait confié cette tâche. Il allait échouer, si près du but. Cent fois il avait repensé à ce qu'il devrait dire, sur la route depuis Paris. Il en avait le vertige, il n'arrivait pas à croire que tout ça était vrai. Comment lui, Victor Brunel, chevalier d'Hauteville né de bonne noblesse en Bourgogne, en était-il arrivé là ?

Leur allure ralentissait, ils avançaient de l'eau parfois jusqu'au ventre des chevaux, eux-mêmes totalement trempés. S'ils n'avaient pas été excellents cavaliers, Joseph et lui seraient tombés depuis longtemps. Chaque fois qu'ils faisaient mine de

s'enfoncer dans cette espèce de gigantesque étang, vers la ville, les Prussiens leur tiraient dessus. Des balles passaient dans un bruit d'abeille, ils reprenaient leur fuite.

L'espoir revint lorsqu'ils aperçurent un pont au loin, qui menait à l'une des portes de Verdun. Une route devait y conduire, cachée sous l'inondation. Il fallait simplement la trouver et ne plus la perdre. Il cria à son garçon de le suivre, même si les chevaux renâclaient de plus en plus.

— Plus vite, bon Dieu ! Vers la ville ! Serre les cuisses !

À présent, leurs montures avaient de l'eau jusqu'au poitrail, ils n'avaient pas trouvé la chaussée et avançaient difficilement sur une terre spongieuse, traîtresse. Joseph avait failli tomber. Il serrait les dents, tout pâle, très attentif à ne pas vider l'étrier. Et s'il mourait lui aussi ? Dauterive ne se le pardonnerait jamais. Un an plus tôt, il avait recueilli le petit boiteux qui se mourait de faim à Paris. Souvent, on le prenait pour son domestique et cela le fâchait. Il était bien plus que cela, son apprenti, presque son fils adoptif.

Il relança sa monture en pressant ses flancs. La route devait se trouver là, tout près d'eux. Alors qu'ils cherchaient, dans de grandes éclaboussures, le lieutenant surprit un mouvement sur leur droite. D'autres cavaliers s'apprêtaient à les prendre en tenaille, des uhlands cette fois. Ils n'avaient plus le choix :

— À l'eau, Joseph ! Vers la ville !

Ils s'enfoncèrent droit devant dans le marécage en creusant d'immenses vagues autour d'eux. Victor n'y voyait presque rien, la figure noire de boue. Joseph l'avait-il suivi, il n'en savait rien. Alors le sol se déroba sous lui, son cheval coula et il se retrouva suffoquant dans une masse liquide glacée.

\*

Par miracle, il réussit à se maintenir en selle en serrant les cuisses au plus fort. Pendant quelques secondes, il ne respira plus, puis refit surface mais ne voyant plus rien d'autre que des herbes hautes, des roseaux et la crinière affolée de son cheval. Puis il vit Joseph emporté par le courant juste à côté de lui, des cheveux plein les yeux. Il l'attrapa au passage par le col.

Une rivière dissimulée dans la zone inondée avait interrompu la poursuite. Pour autant, ils n'étaient pas à l'abri, loin de là. Des détonations éclataient. Deux ou trois balles les frôlèrent dans des sifflements. Leurs poursuivants s'étaient arrêtés à vingt ou trente pas et leur tiraient dessus comme au champ de foire.

Victor, stabilisé, hissa péniblement Joseph sur sa selle, accroche-toi bon sang, ou tout est perdu. D'où ils se trouvaient, on ne voyait plus rien des remparts ou des collines en face, ni même ceux qui leur tiraient toujours dessus. Il avait lâché les rênes de son cheval pour lui laisser la tête hors de l'eau, ils déri-vaient vers une rive qui lui semblait terriblement escarpée.

Il n'eut d'autre choix que de la longer. Haute et boueuse comme elle était, ils n'avaient aucune chance de la gravir, au contraire, ils seraient plus exposés. Les Prussiens amplifiaient le tir. Joseph lui criait quelque chose. Il leva les yeux. D'autres uniformes apparaissaient sur la rive. La terreur lui monta dans la gorge jusqu'à la nausée, jusqu'à ce qu'il comprît que ces hommes étaient français, et que tous ces coups de feu étaient des échanges de tirs.

Une voix les guidait.

— Continuez plus loin. Sur votre gauche. Après, vous serez à l'abri.

Il y eut encore d'autres détonations, mais éparses et lointaines, et bientôt, ils furent hors d'atteinte, après un coude de la rivière. Quelques volontaires les attendaient là, et bientôt Victor et Joseph furent sortis de l'eau, épuisés mais vivants.

\*

— Voilà ce que c'est de vouloir friser la moustache des Prussiens d'un peu trop près, fit une voix moqueuse.

Le lieutenant leva les yeux sur l'officier qui commandait le détachement, à peine plus âgé que lui, mais déjà très assuré, avec cet orgueil naïf qu'ont certains jeunes gens sûrs de leur talent. Il lui tendit la main et l'aida à se relever :

— Marceau-Desgraviers, adjudant-major au premier bataillon de volontaires d'Eure-et-Loir. Je vous fais mon compliment, monsieur. Je vous ai vu sauter dans l'eau avec votre cheval,

c'était risqué, mais vous les avez surpris. Chapeau bas. Et vous venez d'où, comme ça ?

Dauterive se débarrassa de sa veste d'été trempée, désormais pesante comme du plomb. Il grommela qu'il arrivait de Paris avec un message du gouvernement. Partis deux jours plus tôt en chaise de poste, ils ne s'étaient arrêtés que quelques heures à Châlons pour dormir. Le matin à Clermont, ils avaient acheté des chevaux à prix d'or, car on n'en trouvait presque plus depuis que la nation était en guerre.

Il s'enveloppa d'un manteau d'hiver qu'on lui tendait – un autre soldat faisait de même avec Joseph, tremblant de froid et pâle comme un mort.

Marceau le regardait avec surprise, presque de la suspicion.

— Un message du gouvernement. Fichtre. On aurait préféré des canons et des volontaires. Et il dit quoi, votre message ?

— Il est destiné à votre commandant.

Son interlocuteur haussa son ombre de moustache, un peu vexé mais surtout sceptique.

— Parfait. Je vous mène au commandant Beaurepaire.

Se détournant, il tendit le bras vers l'autre rive, où montaient déjà des feux de bivouac. Des artilleurs prussiens préparaient tranquillement leurs boulets et leurs caissons entre les rangées de vigne. Des hussards et des uhlans toujours plus nombreux exploraient les rives de la Meuse sans qu'on les inquiète.

— Vous voyez ça ? La ville est investie. Dans un jour ou deux, quarante mille hommes vont nous tomber dessus. Et nous sommes trois mille. Hier, on attendait une colonne de secours de Varennes, mais rien n'est venu. Mon ami, nous sommes seuls face à deux armées. Ce qu'il nous faut, ce sont des hommes et des canons, pas des messages.

— Toute la France se lève. L'Assemblée envoie des armes et des volontaires...

— Espérons qu'il ne soit pas trop tard.

Marceau lançait des regards préoccupés à l'horizon. Il donna l'ordre de retour vers Verdun. À ses côtés, Dauterive flottait entre contrariété et colère. Le jeune officier de volontaires avait raison : personne ne viendrait à leur secours. Sur la route, ils

n'avaient croisé aucune troupe en marche. À Châlons, les volontaires s'entassaient dans une cohue infernale, la plupart sans arme et sans uniforme, brûlant leurs tentes et pillant les maigres dépôts, quand ils ne désertaient pas. Quant à l'armée des Ardennes désormais commandée par Dumouriez depuis la fuite de La Fayette, elle semblait avoir disparu.

La Révolution était au bord du chaos.

Longwy s'était rendu sans résistance. Si Verdun tombait, ce serait immanquablement le tour de Châlons-sur-Marne<sup>1</sup>, d'où les coalisés et leurs amis aristocrates ne seraient plus qu'à six ou huit jours de marche de Paris. Perdu dans ces sombres pensées, Victor n'avait pas vu qu'ils arrivaient déjà au pied d'une énorme porte, entre deux tours crénelées. Les sentinelles refermèrent derrière eux en toute hâte.

Derrière ses murs, la ville était en effervescence. Des paysans l'air égaré leur demandèrent si leurs villages brûlaient. Marceau les ignora. Verdun parut assez riche au lieutenant, les rues étroites et les façades grises, mais de bons commerces et la plupart des voies pavées, alors qu'à Paris tant de chaussées de terre battue se transformaient en cloaque à la moindre pluie. On avait entassé des pavés au pied de certaines maisons.

À peine arrivaient-ils dans la ville basse qu'une série de détonations lointaines les surprit. Chacun dans la rue s'était figé, nez levé. Un volontaire à l'uniforme dépareillé leva le poing avec un juron.

— Bon Dieu, ça n'aura pas été long, fit Marceau entre les dents.

Abandonnant Dauterive et son garçon, il courut vers un gros escalier de pierre qui menait aux remparts. Ils l'y suivirent tandis que les explosions se multipliaient et se rapprochaient, jusqu'à se fondre dans un roulement continu, comme si cent chariots aux roues cerclées de fer roulaient sur le pavé au même instant. Sur le chemin de ronde, vieux ou jeunes, soldats ou officiers ou civils réquisitionnés, tous étaient d'une pâleur de mort.

---

1. Aujourd'hui, Châlons-en-Champagne.

Dauterive et Joseph passèrent le nez au créneau. À deux mille pas en face, les collines se couronnaient de panaches de fumée. On voyait les canonnières prussiens recharger comme à la parade, pointer, puis mettre le feu. Leurs obus ne touchaient pas les fortifications, on les entendait distinctement voler, puis ils éclataient accompagnés d'étranges bruits, le fracas des toitures touchées, de pierres explosées, des craquements qui portaient au cœur.

Victor se mit à haïr la guerre de toute son âme. Il imaginait très bien la peur en ville, la terreur de voir sa maison s'effondrer, brûler avec tous ses biens et ses habitants, cette affreuse impuissance, le sentiment que la mort peut poser le doigt à tout instant sur vous.

Dans le vacarme, il était impossible de savoir si les canons français ripostaient – en face, les hauteurs disparaissaient presque sous de gros panaches gris, percés par instants de violents éclairs. Marceau hurla après des hommes qui tiraient au fusil depuis les remparts, sacré nom de Dieu, les Prussiens étaient hors de portée, ils devaient économiser les munitions, on en aurait vite besoin ! Les soldats cessèrent le feu, penauds.

Ils reprirent leur chemin, parcourant les rues presque désertes sous le tonnerre du bombardement. Une femme courait devant eux, un enfant contre son buste et tirant l'autre par le bras. Une poule perdue picorait, indifférente au fracas.

La maison commune donnait sur une étroite rue quelques pas plus loin. Passé le porche surmonté d'une terrasse à balustres, Dauterive et Joseph découvrirent les trois ailes d'un élégant hôtel particulier à un étage, à hautes fenêtres, la pierre de taille ornée de médaillons sculptés et de motifs drapés. Sept ou huit individus d'âge mûr se disputaient au beau milieu de la cour pavée, en particulier deux d'entre eux, apparemment prêts à en venir aux mains.

Le premier était plus âgé et plus grand, en habit à la française et perruque grise, le nez et la figure d'un oiseau de proie.

— Toute la ville va brûler, je suis un ancien soldat et je sais de quoi je parle. Il faut se rendre !

Son contradicteur était plus jeune et plus gros, en redingote claire :

— Vous dites n’importe quoi, Ribière ! Aucune maison n’est détruite pour le moment.

— La ville *sera* brûlée et nous allons tout perdre ! Et nous devons aussi payer des indemnités. Il faut se rendre aux Prussiens, c’est une folie de résister.

On les entendait encore hurler de l’intérieur, malgré les coups de canon incessants.

— Ce cafard de Ribière est de sortie, fit Marceau entre ses dents. Traîtres d’aristocrates !

Au débouché du grand escalier, ils se heurtèrent à un groupe de militaires entourant un grand et solide officier d’une cinquantaine d’années, la face large et pleine d’énergie, le menton fort et le regard vif. Nicolas Beaurepaire, commandant de la place de Verdun.

Marceau fit son rapport en quelques phrases : les Prussiens occupaient entièrement la rive droite<sup>1</sup>, et peut-être aussi une partie de la rive gauche, si bien que ces messieurs (il désignait Dauterive et son jeune compagnon) n’étaient passés que par miracle.

Beaurepaire examinait Dauterive et Joseph, toujours bizarrement couverts de leurs manteaux d’hiver. Il ne fit pas bonne impression au lieutenant, qui devinait sous son air martial une sorte de résignation stoïque. Le grondement lointain de l’artillerie accentuait cette sensation pénible. On aurait dit un capitaine persuadé que son bâtiment est perdu, mais qui veut faire bonne figure face à son équipage.

À sa demande, Dauterive se présenta :

— Je dois vous transmettre un message. En particulier.

Beaurepaire consulta ses officiers du regard.

— Très bien. Messieurs, veuillez m’attendre dix minutes avant de commencer la tournée.

Puis il pria le lieutenant de le suivre vers l’aile droite. Après avoir traversé deux salles, ils s’enfermèrent seuls dans un cabinet lambrissé de chêne sombre. Un matelas était placé dans un coin.

---

1. Qui correspond à peu près à l’est, la rive gauche s’ouvrant sur l’ouest de la route de Paris.



Deux fenêtres donnaient sur la cour, une autre sur la terrasse et au-delà, sur la rue.

Sans un mot, Victor sortit de dessous sa chemise un portefeuille de cuir, dont il dénoua les lanières. Il déroula une bande de papier de six pouces de large sur deux de long où étaient inscrits ces mots :

*La personne qui présentera ce billet connaît les intentions du Conseil exécutif ; on peut faire confiance à ce qu'elle dira.*

*Danton, ministre de la Justice*

*Servan, ministre de la Guerre*

*Lebrun, ministre des Affaires étrangères*

En plus des signatures, le papier comportait des tampons officiels.

Le gouverneur soupira et rendit le document au jeune homme, avant de poser une fesse sur le coin de sa table surchargée de plans.

— Les intentions du Conseil exécutif... Très bien, je vous écoute, monsieur.

Le lieutenant hésita, un peu décontenancé et même blessé par cette espèce de désinvolture. Ses habits trempés lui parurent soudain glacés, si bien qu'il dut refréner un début de tremblement.

— Voici ce que je viens vous dire. Des troupes nombreuses se rassemblent à Châlons. Il en vient de toute la France, et dans un mois quarante mille hommes seront sur le pied de guerre. Ils viendront appuyer l'armée du général Dumouriez devant Châlons. Il vous est demandé de tenir Verdun au moins quatre semaines. Le Conseil exécutif vous commande de détruire les moulins, de combler les puits et les fontaines, de faire sauter les magasins de poudre, de transporter dans l'intérieur les fourrages et les provisions de bouche, de soustraire aux alliés les bêtes de somme, les chevaux...

Beaurepaire voulut l'interrompre mais le jeune homme continua jusqu'au bout, même s'il se rendait bien compte de l'aspect

grandiloquent et vaguement utopique (et en tout cas bien tardif) de ces consignes apprises par cœur avant de partir. Il fallait aussi envoyer vers Paris, Soissons, Châlons tous les bateaux de l'Aisne et de la Marne, qu'ils ne servent pas aux Prussiens. Il fallait que les habitants des campagnes prennent exemple sur les *Patriots* américains de la guerre d'Indépendance, qu'ils se cachent derrière les convois, leur tirent dessus et les arrêtent. L'ennemi était perdu si on le harcelait ainsi.

Tout le temps de ce discours, l'artillerie prussienne n'avait cessé de tonner. Parfois, on entendait un fracas de tuiles ou de poutres, une maison touchée. Beaurepaire fit quelques pas jusqu'à la croisée, puis se retourna vers son jeune hôte, les bras croisés, l'expression cadennassée.

— Vous avez entendu Marceau : la ville est cernée. Ce matin, Brunswick m'a envoyé un émissaire. Il m'a promis qu'il détruirait Verdun si je résiste, et qu'ensuite la ville sera livrée à *la fureur du soldat*. Vous savez ce que ça veut dire, je suppose. J'ai trente-cinq pièces d'artillerie alors qu'il en faudrait plus de cent, je n'ai pas de boulets et pas de canonniers, la moitié de mes hommes marche sans arme et sans uniforme, certains les pieds nus. Servan m'avait promis trois mille fusils, je n'en ai reçu aucun. Les murs tombent en ruine, il y a des brèches...

— Mais...

— Je n'ai pas fini, lieutenant. Il me faudrait quarante mille palissades, savez-vous combien j'en ai reçu ? Aucune.

— La nation se lève. Les volontaires accourent de tout le pays. Je les ai vus à Châlons. Dans un mois, la France alignera cent mille hommes. On vous demande de tenir un mois, vous ne pouvez pas refuser. Vous pouvez appliquer les mesures que j'ai dit, au moins une partie...

Les coups de canon ponctuaient cruellement ses mots, les contredisaient presque.

Beaurepaire leva la main.

— Ne vous méprenez pas. Ce qui pouvait être fait a été fait. Croyez-moi, je répons de mes hommes comme de moi-même, nous ne faiblirons pas. Mais ici, le ver est dans le fruit. Verdun a renoncé à son indépendance il y a trois cents ans pour se donner

au roi. Ils ont préféré l'esclavage à la guerre. Je pense que rien n'a changé. Les bourgeois qui tiennent la ville sont riches, ils sont favorables à l'ordre ancien, ils n'aiment pas leur nouvel évêque, certains se sont plaints à moi qu'on ait emprisonné le roi. Ils tiennent le pays, ils ont les fermes, les commerces et les maisons, ils ont leurs demeures à la campagne et leur train de vie. Ils ne laisseront pas tout brûler pour sauver Paris.

— Alors, il faut les contraindre...

Dauterive s'était redressé, le cœur battant sourdement.

Une explosion toute proche le fit sursauter.

— ... si Verdun tombe, la route de Paris est ouverte. Il faut tenir au moins quatre semaines. Ensuite, tout changera.

Beaurepaire hocha la tête, puis après un court sourire lui tendit la main :

— Je sais tout cela. Reposez-vous, lieutenant, on aura peut-être besoin de vous. Demandez à Marceau de vous mener à la citadelle et de vous trouver de quoi vous changer, vous et votre garçon. Moi vivant, cette ville restera française.

Sa main était épaisse, rugueuse, la main d'un soldat. Victor sentit sa confiance revenir en un clin d'œil. Il n'était pas venu jusqu'ici pour rien.

Dehors, on entendit un obus ronfler très haut dans le ciel.

*Vendredi 31 août 1792, huit heures du soir*

— **M**on vieux Joseph, te voilà attifé comme le roi de Prusse !

L'enfant ne répondit pas, mais Victor vit son petit visage se chiffonner.

Ils s'étaient installés au premier étage d'une caserne, dans la citadelle. Marceau leur avait trouvé des vêtements de rechange plutôt disparates. Si Dauterive s'en sortait à peu près avec un uniforme blanc à parements rouges (bien que jauni par la crasse), Joseph flottait dans un habit d'écurie usé jusqu'à la trame, des culottes et une chemise trop grandes, serrées à la taille par une corde.

Le lieutenant regrettait sa petite moquerie. Depuis bientôt un an qu'il avait pris l'enfant à son service, il ne savait toujours pas comment se comporter avec lui. Par moment il était dur et indifférent, d'autres fois moqueur. Il s'en voulait à chaque fois mais il recommençait toujours, reproduisant malgré lui ce qu'il avait vécu lui-même, enfant.

Par la fenêtre ouverte, le ciel bleuissait doucement au-delà des bastions. Parfois, la lueur orangée du bombardement s'étendait sur tout le paysage, comme un orage.

Joseph s'était roulé en boule sur son petit lit de sangle. Ses yeux s'étaient déjà fermés. Son maître le couvrit d'une couverture et le contempla un instant, irrésistiblement attiré par ses propres souvenirs. À son âge, il était encore heureux, battant la campagne pieds nus, maître des collines autour de Saulon, capitaine des petits paysans du coin. Même François, son aîné,

le redoutait. Puis à douze ans, tout avait changé, quand il avait annoncé à son père, le marquis de Saulon, qu'il voulait embrasser la carrière militaire, comme lui.

Il se souviendrait toujours des yeux noirs de son père, de son mépris, puis de sa fureur. Lui, chétif et lâche, un militaire ? Certainement pas, il serait prêtre ! À partir de cet instant, rien n'était plus allé. Ce n'étaient que brimades et humiliations, souvent en public, des punitions, la terreur et la honte, le fouet, l'enfermement dans les caves du château pendant des journées certaines fois. Sa mère laissait faire, soumise comme François son aîné, et sa sœur. Plus tard, le marquis l'avait placé au collège à Dijon, sans se douter que Victor y renaîtrait. Lui qui jusqu'alors ne connaissait ni les livres ni l'art avait découvert tout un monde, la lecture de Plutarque, de Cicéron, mais aussi des philosophes, Voltaire, Mably et surtout le grand Jean-Jacques. L'apprenant, le marquis était entré dans une colère noire. Un matin de mars 1788, il était venu le chercher à Dijon. Victor se souvenait précisément de cet instant, la silhouette de son père l'attendant dans le couloir d'entrée du collège, sanglé dans un long manteau sombre.

— Vous apprendrez le droit ! lui avait-il lancé sans même lui dire bonjour.

— Je croyais que je devais aller au séminaire.

Sa voix tremblait de peur et de colère.

Le marquis avait tourné le dos.

— Vous ferez ce qu'on vous dira.

C'est ainsi que Victor était devenu le secrétaire particulier d'un certain Jaillard, procureur de la maréchaussée du bailliage seigneurial de Sens, homme irascible chargé de dresser *Monsieur le philosophe*. Un an plus tard, la Révolution changeait tous ses projets. Le jeune homme, qui avait révélé ses talents d'enquêteur, avait trouvé à Paris la protection du tout-puissant marquis de La Fayette. Ce dernier lui avait offert une charge d'officier dans la toute nouvelle Gendarmerie nationale, ce qui lui permettait d'échapper à l'emprise de son père, puisqu'il était encore mineur.

Au fil des événements, le jeune homme avait fini par se séparer de son mentor. Lui qui l'avait pris sous son aile, qui le recevait en famille le dimanche, à l'hôtel de Noailles, qui lui

faisait rencontrer son épouse Adrienne ou ses amis américains de l'épopée de la guerre d'Indépendance, lui qu'il considérait presque comme un fils adoptif... Leurs liens s'étaient peu à peu défaits, la confiance s'était altérée, au point de rendre la rupture inévitable.

À l'annonce de la prise des Tuileries et de l'emprisonnement du roi au Temple, La Fayette avait tenté de soulever son armée pour le délivrer, en vain. Lui, tellement populaire deux ans plus tôt, avait été chassé comme un vulgaire intrigant par ses propres soldats. Peu après la frontière, il avait été arrêté et jeté en prison par les Autrichiens. Personne ne s'en était étonné. Depuis trois ans, tout n'était que bouleversement et trahison. Les anciens maîtres étaient traînés dans la boue, les idoles de la veille n'attiraient plus que le mépris et la haine, comme ce malheureux souverain en prison.

Tout allait bien trop vite.

On toquait à la porte depuis un moment. Un volontaire apprit à Victor que l'adjudant-général Marceau le priait à souper avec les officiers du bataillon.

Cinq minutes plus tard, il découvrait avec son garçon une quinzaine de militaires attablés dans un long réfectoire, soupant à grand bruit à la lueur de lampes à huile bricolées et de bougies aux fumées noirâtres. Leurs habits étaient usés et reprisés, souvent en coton léger plutôt qu'en bon drap, le décor inconfortable et le souper rustique, mais ils étaient d'excellente humeur et firent bon accueil au lieutenant et à son petit compagnon.

— Honneur aux héros du blocus ! fit Marceau en se redressant d'un air fier.

Ils levèrent leurs timbales tandis que les questions fusaient. Quel était l'état d'esprit à Paris ? Est-ce qu'on s'y amusait toujours autant ? Comment avaient-ils fait pour passer les lignes ? Était-ce vrai qu'ils s'étaient jetés dans l'inondation à cheval ?

Joseph se jeta sur la soupe sans plus s'occuper de rien, surtout pas des coups de canon qui se succédaient toujours, à peine étouffés par l'épaisseur des murs. Victor, qui sentait son estomac crier famine, fut contraint de raconter une nouvelle fois son épopée du matin.

—Laissez notre camarade manger ! s'exclama Marceau au bout d'un moment. Ce brave Brunswick l'a laissé entrer, il n'est pas près de le laisser repartir !

Ils rirent de bon cœur. Par une croisée ouverte, la nuit s'éclairait régulièrement d'explosions d'obus. Victor entama enfin son bouillon, gras et salé à souhait, gonflé de pain mouillé. L'optimisme simple de ses hôtes le réconfortait. Officiers de métier ou volontaires, jeunes ou vieux, ils plaisantaient et chantaient à tue-tête, comme dans un cabaret des Champs-Élysées. Jamais de tels hommes n'accepteraient une reddition ! Et les civils seraient bien forcés d'obéir. Il en oubliait les propos pessimistes du gouverneur.

On vint à la situation politique. Les militaires étaient avides de nouvelles fraîches, car les rumeurs les plus folles circulaient sans cesse. Peu bavard de nature – son père l'avait si longtemps contraint au silence –, Dauterive s'efforça de raconter au mieux les événements récents, surtout la prise des Tuileries. Depuis ce jour, le roi était interné dans l'enclos du Temple sous très haute garde, et la Commune insurrectionnelle de Paris se partageait le pouvoir avec un Conseil exécutif pratiquement dirigé par Danton, ministre de la Justice (le jeune homme se garda bien d'évoquer leur rencontre toute récente).

Il ne s'étendit pas non plus sur son rôle lors du 10 août<sup>1</sup> ni sur ses opinions, à vrai dire flottantes. Bien sûr, il avait fini par admettre la trahison du roi. La triste vérité, c'était que le couple royal attendait tranquillement la défaite des armées françaises, on ne pouvait le tolérer. Mais que valaient ceux qui les avaient fait tomber ? Les Girondins, Brissot et ses amis, n'étaient que des bavards aux discours remplis de grands mots qui avaient paniqué le 10 août et maintenant se terraient à l'Assemblée. Et que penser de cette Commune insurrectionnelle dirigée par Danton, Robespierre et Marat ? Le premier était corrompu, le deuxième un homme sincère et le troisième un exalté. Quant aux sans-culottes, on trouvait parmi eux des patriotes aussi bien que des voyous de la pire espèce.

---

1. Voir *La trahison des Jacobins*.

Qui croire, qui suivre quand tant portaient des masques ?

Le repas fini, ils s'égaillèrent sur le terre-plein de la citadelle, sous une nuit venteuse et sans étoile. Postés sur un des bastions qui dominaient la ville, Dauterive et Joseph observèrent le bombardement. Le spectacle était grandiose. Chaque coup de canon inondait de lumière les vignes en face, à deux mille pas. Puis tout retombait dans le noir tandis que les obus ronflaient et éclataient en ville.

Un jour, pensait Victor, Paris aussi serait peut-être investi. Alors, cette même artillerie détruirait la capitale pour la punir d'avoir voulu la Liberté et renversé un trône millénaire.

Il frissonna.

Joseph à ses côtés lui lançait des regards effrayés. Lui pensait peut-être plus simplement à la destruction de Verdun.

\*

Tout avait commencé trois jours plus tôt à Paris, lorsque des coups avaient retenti à l'entrée du vieil appartement de Dauterive rue des Juifs, près de la place Royale (rebaptisée place des Fédérés). Sur le palier, un jeune homme en habit rayé gris lui avait tendu un billet qui ne comportait qu'une ligne, un tampon et la signature de Danton.

— Le fiacre nous attend, avait-il ajouté d'une voix morne.

L'allure volontaire avec un grand nez et des sourcils forts, il semblait épuisé, le teint blafard et les yeux creux, indifférent aux quatre hommes derrière lui, deux gendarmes, un policier et un sans-culotte coiffé de l'inévitable bonnet rouge, un sabre au ceinturon.

— Diable, tous ces gens pour moi, avait souri Dauterive.

En réalité, il sentait un grand vide en lui, le cœur palpitant, et il lui avait fallu du temps pour reprendre une respiration normale. Il se demandait s'il n'était pas arrêté et si ces hommes ne venaient pas perquisitionner chez lui.

S'il n'avait jamais directement affronté Danton, le jeune homme avait souvent été confronté à ses proches. Or le ministre de la Justice était maintenant l'homme fort, celui qui savait tout, qui tirait toutes les ficelles. Quel parcours en moins de



trois ans ! Créateur du fameux club des Cordeliers et redoutable politicien, il avait tour à tour œuvré dans l'ombre pour le duc d'Orléans, puis pour la Cour, empochant des fortunes au passage. Ses commanditaires comptaient sur lui pour pousser la foule à tous les excès, espérant ainsi détacher de la Révolution ses éléments modérés.

Au final, la manœuvre s'était retournée contre eux : Danton et ses amis avaient fait tomber le roi et pris le pouvoir.

Même Marie-Antoinette avait été bernée. Jusqu'au dernier instant, elle avait cru que l'ancien avocat la protégerait, elle et sa famille, en attendant que les armées coalisées la remettent sur son trône. Il n'avait pas levé le petit doigt pour elle. Enfermée dans l'ancien donjon des Templiers, la ci-devant reine devait cruellement déchanter.

Écrasé sous un soleil violent, Paris semblait étrangement calme, si bien que le fiacre roulait à bien meilleure allure qu'en temps ordinaire. Sans doute auraient-ils été plus vite encore sans un contrôle de sans-culottes au milieu de la rue Saint-Antoine. Tallien – c'était le nom du jeune homme en habit gris – baissa la vitre pour tendre un laissez-passer. Deux yeux suspicieux apparurent pour détailler les occupants de la voiture.

On les arrêta encore un quart de lieue plus loin. Tallien présenta de nouveau son papier et ils se remirent en route, sans croiser personne. Les roues ferrées résonnaient dans le silence, comme sur la scène d'un théâtre sans spectateur.

— Que se passe-t-il ? finit par demander Victor.

— Vous n'avez pas entendu la générale, ce matin ?

En effet le tambour avait battu aux carrefours, mais il avait négligé de s'informer. En réalité, il s'en moquait. Les horreurs qu'il avait vécues le 10 août l'avaient détaché des événements. Il voyait que tout ça avait été trop loin, qu'il s'était trompé en donnant son âme à la Révolution ; ces mots terribles, *les aristocrates à la lanterne*, menaient à des actes plus terribles encore. Olympe de Gouges, son amie écrivaine, l'avait souvent dit : *la première goutte de sang versé en appellerait des fleuves...*

Certains soirs, le jeune homme buvait plus que de raison, installé seul dans son petit cabinet de dessin, le regard perdu

dans l'ancien jardin. Il se rêvait voguant vers l'Amérique où il vivrait en fermier avec Joseph comme aux premiers temps de l'humanité, se réfugiant dans les arts et la lecture...

— Paris est fermé, expliqua Tallien d'une voix lasse. Les citoyens sont priés de rentrer chez eux et les passeports sont rétablis. Il y a dans cette ville quatre-vingt mille armes, nous allons les saisir. Et nous devons arrêter ces milliers de royalistes qui n'attendent qu'un mot des Prussiens pour nous égorguer. Ces serpents doivent être anéantis, le glaive de la justice doit frapper, et il doit frapper fort !

Il serrait le poing, se ranimant un peu. Victor ne répondit rien, maussade. Ils traversèrent la place du Palais-Royal entièrement vide, et cela donnait une impression de fin du monde. L'intérieur du fiacre sentait mauvais. Ces hommes vivaient sur les nerfs depuis la chute du roi, songea Victor. Ils étaient épuisés et ils avaient peur.

Ils tournèrent vers la place Louis-le-Grand, devenue place des Piques – de la statue équestre de Louis XIV ne subsistait plus que son socle. Le fiacre passa le porche de l'hôtel particulier qui abritait le ministère de la Justice et s'arrêta dans un grincement.

Derrière, la cour pavée était une véritable ruche, encombrée de voitures et de chevaux, de gendarmes et d'employés. Dans le grand escalier marbré de blanc, à cabochons noirs, ils croisèrent des sans-culottes à l'air farouche, incongrus dans tel décor. Il y avait presque plus de plafonds luxueux, de tapisseries et de miroirs qu'aux Tuileries. Un grand soleil d'août frappait d'or les marbres aux murs. Après une galerie surchargée d'ornements et de peintures, Tallien introduisit le lieutenant dans un bureau où deux employés exténués semblaient lutter contre une montagne de documents.

L'un d'eux était Camille Desmoulins, l'ombre de Danton. En gilet et chemise et les cheveux libres, il alignait les mots avec une sorte de fureur appliquée et ne leva presque pas les yeux sur ses visiteurs.

Une demi-heure plus tard, le maître des lieux arrivait, accompagné d'un groupe d'hommes que Dauterive avait souvent aperçus aux Cordeliers. Grand, large, la voix forte, la face énorme

et repoussante, tel était Danton, nul ne pouvait s'empêcher de l'écouter parler, il fascinait avec sa tête d'enfant monstrueux, ses grosses lèvres et ses joues grasses et marquées, ses petits yeux bleus enfouis qui vous perçaient tout entier sans rien livrer.

— Alors, c'est vous le fameux Dauterive, dit-il en ôtant sa redingote rouge – la même qu'il portait le 10 août, remarqua le lieutenant, étonné par cette entrée en matière.

Après avoir chassé ses collaborateurs comme de la volaille, il referma lui-même les portes de son cabinet. Puis il se posa avec un soupir sur l'un des fauteuils à médaillon de soie, allongeant ses puissantes jambes. De très larges fenêtres donnaient sur le parc, éblouissantes à cette heure.

— Longwy est tombé, annonça-t-il en désignant un siège au gendarme. Le 23 août, il y a cinq jours...

Le gendarme sentit son cœur se serrer. Il avait assisté aux débuts désastreux de la guerre, au mois d'avril, et même si la nouvelle était prévisible, elle le touchait au plus profond. Son interlocuteur tapotait de ses doigts ses accoudoirs rembourrés.

— Vous savez, j'imagine, ce qui va se produire : après Longwy, ce sera Verdun. Après Verdun, Châlons, et après Châlons, Paris. Les Prussiens sont là dans dix jours.

Le silence retomba. Curieusement, aucun bruit ne montait du parc ni ne traversait la porte, comme si ce cabinet volait haut dans le ciel de Paris, dans le soleil et le calme.

— Moi vivant, ils n'entreront pas. J'ai fait venir à Paris ma mère de soixante-dix ans et mes deux enfants. Avant que les Prussiens prennent cette ville, je veux que ma famille périsse avec moi, que vingt mille flambeaux réduisent Paris en cendres. Voilà ce que j'ai dit à Roland, ce cocu qui veut fuir. Emporter l'Assemblée en province, c'est tout détruire et nous couper nous-mêmes la tête. Il faut tenir Paris ou mourir. Qu'en pensez-vous ?

Le jeune homme respirait à peine tant son émotion était forte. Qui était-il pour donner son avis ? D'ailleurs, ce n'était pas vraiment une question, déjà l'ancien avocat s'était levé. Il réclama de la bière fraîche d'une voix tonitruante et revint s'asseoir, un grand sourire éclairant ses traits épais. Cela le

transfigurait, on aurait dit un garçon de dix ans et, malgré son embarras, Dauterive se sentit irrésistiblement charmé.

En quelques phrases simples et fortes, le tribun lui avait alors exposé sa mission : aller à Verdun au plus vite, forcer le blocus s'il était encore temps, annoncer au commandant de la place que quarante mille volontaires seraient bientôt réunis à Châlons, que l'armée de Dumouriez se joindrait à eux et qu'on y arrêterait les Prussiens. Mais pour tous ces mouvements, il fallait un mois au moins.

— Quatre semaines. Que Verdun tienne quatre semaines, et la patrie est sauvée. Voilà ce que vous aurez à dire. Vous serez récompensé au-delà de ce que vous pouvez espérer.

Il avala la moitié de son verre. Pendant quelques secondes, Dauterive fut incapable de raisonner. Un vertige avalait ses pensées, les détruisait avant même qu'il puisse les formuler.

— Pourquoi moi ? dit-il enfin.

Danton s'essuya la lippe du revers du poignet. De nouveau, il eut un large sourire.

— On m'a parlé de vous, monsieur. On m'a dit que vous aviez servi La Fayette...

Il avait levé la main pour le faire taire. Sous son regard perçant, soudain menaçant, le jeune homme sentit la peur l'envahir. Oui, il avait servi le général, et il avait combattu Danton. Que savait-il d'autre à son sujet ?

— ... mais il faut sauver la patrie, et rien d'autre ne compte. Passez voir Tallien, il vous donnera les fonds nécessaires. Ne regardez pas à la dépense. Ne parlez de cette mission à personne et partez dès maintenant. Et partez seul. Adieu. Et revenez me rendre compte.

Il avait tendu sa grosse main à Dauterive, s'asseyant déjà à son bureau, où l'attendait une énorme pile d'imprimés.

— Autre chose, avait-il ajouté alors que le jeune homme atteignait la porte. Vous vouliez savoir pourquoi je fais appel à vous. Voilà pourquoi : on m'a dit que vous étiez habile, capable de dissimulation, et patriote comme nous tous...

— Si c'est...

— On m'a dit aussi que votre père et votre frère avaient combattu dans les rangs royalistes, le 10 août. Je vous rassure, je n'ai aucune nouvelle d'eux. Mais si j'en avais et si vos parents étaient en danger, ne doutez pas de mon amitié...

Dauterive crispa les doigts sur la poignée, le sang battant fort à ses tempes, une envie de meurtre s'emparant brutalement de lui, mais il se sentait paralysé. L'espace d'un instant, il songea à arracher une pique à un garde et à la plonger dans le cœur de Danton. C'eût été signer son propre arrêt de mort, sans pouvoir sauver son père et son frère – ces deux imbéciles imbus de leurs privilèges d'autrefois, obtus et arrogants. C'était à cause d'irréductibles comme eux s'il y avait eu tant de violence.

— Avez-vous de leurs nouvelles ?

Les mots passaient à peine sa gorge. Le ministre avait affiché une mine bonhomme.

— Je viens de vous dire que non. Mais s'ils sont à Paris, j'en aurai. Et je vous en donne ma parole, ils seront sous ma protection.

— Pour ce que vaut votre parole...

Danton avait eu un gigantesque éclat de rire. Le rejoignant à l'entrée du cabinet, il avait appelé Tallien comme on convoque un valet.

— On ne m'a pas trompé, vous êtes un homme de fer. La France a besoin de vous. J'ai besoin de vous ! Tallien, accompagnez ce jeune homme hors les murs de Paris. Qu'il ne parle à personne avant les barrières. Il doit être à Verdun dans deux jours.

Dauterive était sorti rempli de frayeur et de haine.

\*

— Eh bien... vous en faites une figure. Vous avez donc peur pour les maisons ? Est-ce que vous seriez propriétaire à Verdun ?

C'était Marceau à ses côtés, la voix joyeuse. Absorbé dans ses pensées, Dauterive ne répondit rien. Ils restaient sur l'esplanade de la citadelle, fascinés par le déluge de feu. Quelques officiers fumaient la pipe dans l'obscurité, le cul calé contre le parapet, rigolards.

— Ils tirent trop haut ! fit un officier d'artillerie.

— Assez bas pour effrayer les cafards et nous empêcher de combattre, rétorqua Marceau.

Une explosion plus proche les surprit tous. Ils coururent jusqu'au parapet, derrière le magasin de poudre. Le tocsin résonnait déjà et un ronflement sourd, des craquements. Tout près de la cathédrale, le toit crevé d'une maison laissait s'échapper de vives flammes accompagnées de gerbes d'étincelles.

Dix minutes plus tard, Dauterive et Joseph arrivaient avec quelques officiers sur une placette envahie de fumée, presque en même temps que les pompiers avec leur machine, une grosse pompe à bras. Des habitants s'attroupaient déjà devant une maison en flammes. Parmi eux, le lieutenant aperçut le vieillard qu'il avait vu le matin devant la maison commune. La perruque de travers et l'œil sévère, il pointa vers Marceau son nez en bec d'aigle.

— Faudra-t-il que tout Verdun brûle avant que vous laissiez entrer monsieur de Brunswick ?

— Honte à vous, répliqua Marceau, cramoisi. *Toute la ville* ne brûle pas.

Les canons tonnaient toujours. Une chaîne s'organisait sur la place, les gens du quartier se passaient des seaux jusqu'à la pompe, aidés de soldats débraillés. Le feu illuminait tout le décor, et jusqu'aux toits de la ville basse, plus de cent pieds en contrebas<sup>1</sup>.

Le vieux Ribière était blanc de colère. Dauterive crut qu'il allait prendre Marceau par le col.

— La cathédrale a entièrement brûlé il y a quarante ans, à cause de la foudre. Pensez-vous que les obus vont faire moins de dégâts ? Assez de vos vantardises, monsieur. Laissez faire les Prussiens ! Rendez-vous !

Quelques habitants de la ville approuvèrent bruyamment.

— Ouvrez les portes !

— Partez donc ailleurs, vous et votre guerre !

Marceau roulait des yeux, hors de lui. Il tira son sabre.

---

1. Plus de trente mètres.

— Ce n'est pas *ma* guerre, vieux sacripant. C'est la guerre de ton pays, traître !

— Jacobin ! Hérétique !

Il fallut les séparer, et Dauterive et deux volontaires l'arrachèrent à une foule hostile qui commençait à se rassembler. Au moment de quitter la placette, Victor aperçut trois ou quatre forains mêlés aux manifestants. Un jeune homme très fin, en élégante redingote moutarde, semblait les encourager du geste et de la voix, accompagné d'un colosse barbu. Quelque chose dans ses traits étonna le lieutenant, sans qu'il sache quoi. Leur finesse, peut-être, à moins que ce ne soit leur dureté, ou sa participation au mouvement de foule, qui lui parut incongrue.

Après avoir emmené Marceau jusqu'à la citadelle, Dauterive revint près de l'incendie, mais le feu était éteint et les pompiers partis. Une âcre et lourde odeur traînait dans la ville. Il chercha en vain les forains, avec l'impression très nette qu'il avait déjà vu ce jeune homme ailleurs et qu'un danger nouveau s'annonçait.